

Prolongements

Michel Bujold, *L'Amour en prolongation* (poésies hérotiques), Montréal, Éditions d'Orphée, 1990, s. p.

François Charron, *La Beauté des visages ne pèse pas sur la terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges collection « Radar », 1990, 144 p.

Hélène Boissé, *Je n'écris plus*, Trois-Rivières, Écrits des Forges collection. « Les rouges-gorges », 1990, 64 p.

Hélène Boissé, *Et autres infidélités*, Montréal, Triptyque, 1990, 72 p.

André Marquis

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38409ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marquis, A. (1991). Compte rendu de [Prolongements / Michel Bujold, *L'Amour en prolongation* (poésies hérotiques), Montréal, Éditions d'Orphée, 1990, s. p. / François Charron, *La Beauté des visages ne pèse pas sur la terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges collection « Radar », 1990, 144 p. / Hélène Boissé, *Je n'écris plus*, Trois-Rivières, Écrits des Forges collection. « Les rouges-gorges », 1990, 64 p. / Hélène Boissé, *Et autres infidélités*, Montréal, Triptyque, 1990, 72 p.] *Lettres québécoises*, (61), 32–34.

Michel Bujold, *L'Amour en prolongation* (poésies hérotiques), Montréal, Éditions d'Orphée, 1990, s. p.

François Charron, *La Beauté des visages ne pèse pas sur la terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges collection «Radar», 1990, 144 p., 10 \$.

Hélène Boissé, *Je n'écris plus*, Trois-Rivières, Écrits des Forges collection. «Les rouges-gorges», 1990, 64 p., 6 \$.

Hélène Boissé, *Et autres infidélités*, Montréal, Triptyque, 1990, 72 p., 12,95 \$.

POÉSIE
André Marquis

Prolongements

La poésie québécoise est tantôt sérieuse tantôt ludique, parfois urbaine, intimiste ou revendicatrice, d'autres fois un peu mystique ou résolument sensuelle.



Elle se prête volontiers à toutes les thématiques, à toutes les expérimentations. Cette diversité est sans doute sa plus grande richesse. Certains auteurs développent un style et s'y confinent, d'autres cherchent à se renouveler de recueil en recueil, quant aux nouveaux poètes, ils tentent de se tailler une place au soleil. On retrouvera, sous cette chronique, trois auteurs qui n'ont absolument rien en commun.

Lance et compte

Un peu plus âgée que l'Hexagone, la maison d'édition Orphée, dirigée par André Goulet, a connu des hauts et des bas depuis sa fondation en 1951. Dans les années quatre-vingt, on en a moins entendu parler, parce que Goulet a surtout publié des textes de réfugiés sud-américains. L'an dernier, il effectuait un retour en force en faisant paraître sept livres de poésie, dont la plupart étaient signés par des auteurs québécois. Il semble vouloir poursuivre sur cette lancée. Si chez Orphée l'auteur paie habituellement une partie de la note, il peut se permettre, en revanche, une plus grande liberté et aller au bout de ses fantaisies. Le quatrième recueil de Michel Bujold, *L'Amour en prolongation*, effectuée, sur le mode parodique, un rapprochement entre l'amour et le hockey.

Au-delà de sa division en quatre périodes (le match se prolonge!) et de ses multiples emprunts à un vocabulaire sportif et à des

expressions toutes faites, ce livre met en scène des personnages qui pratiquent la mise en échec, patinent à toute vitesse et se font des passes. *Il y a du bon et du moins bon dans ce recueil, mais si on accepte de jouer le jeu, on appréciera la performance.* L'auteur donne le ton dès les premières pages. Au lieu de titrer la liste de ses ouvrages précédents du traditionnel «Du même auteur», il a préféré employer le mot «Après» vers lequel pointe un index mercantile. La dédicace est tout aussi sarcastique. En effet, *L'Amour en prolongation* est dédié à Roch Voisine et à Hélène!

L'introduction, ou plutôt la mise au jeu, explique les règles du jeu. En voici une des plus originales:

Pour retirer le maximum de plaisir de ce jeu de lecture considère chaque texte comme une montée Le point noir ou la rondelle indique où se termine celle de l'un ou de l'une et où commence celle de l'une ou de l'un C'est ce qu'on appelle faire une passe.

Et pour chaque période, l'auteur signale qui remporte la mise au jeu. Lors des montées et des accélérations, les mots ne sont plus séparés par un espace blanc, cependant ils débutent tous par une lettre majuscule pour faciliter la lecture. Je ne sais pas si la présence de l'adjectif «tricolore», dans le huitième poème, nous permet de conclure que les Canadiens de Montréal est l'équipe préférée du narrateur.



De quoi est-il question dans ce livre? D'amour, de plaisir et de sport. Et je décerne sans contredit la première étoile aux premières lignes du texte:

Elle fait son chemin dans les ravages de la possession meurt pour mieux reprendre son souffle l'histoire des cœurs de la faim de la rage d'étreindre le monde jusqu'à l'épuisement des nerfs l'irrépressible envie de franchir les distances des yeux distances des mains pour retomber dans le refuge immémorial des bras une histoire sans cesse à recommencer.

Les poèmes ne sont pas tous de cette facture, et l'auteur n'a pas toujours la main heureuse dans la fabrication de ses images. Je vous laisse seul juge de la valeur d'expressions telles que: «la Baie Vitrée du Bonheur Trop Instantané» ou encore «dans le filet du ciel». On ne pourra certes pas reprocher à Bujold de s'être cantonné à un seul ton. Il multiplie les registres passant du plus sérieux au plus loufoque, de la confiance au cabotinage.

Quant à ceux qui salivent en voyant le sous-titre (poésies hérotiques), ils seront probablement déçus. Le H d'érotique, explique l'auteur, c'est «le H du plaisir et le plaisir du H... aspiré!». Et toutes les interprétations sont permises. Pour les descriptions des prouesses amoureuses, on a déjà vu plus osé. À l'exception du poème «Si Gabrielle danse», le lecteur ne trouvera rien de bien croustillant à se mettre sous la dent. Et cela même si l'auteur affirme: «Nous nous darderons dans les coins/tous les Coups Vicieux et Sournois seront Permis.»

Enfin, un dossier de presse accompagne le recueil, un curriculum poetae (selon l'expression de Bujold), dans lequel on retrouve des notes biographiques, des poèmes, des définitions de mots, des aphorismes, etc. En marge des grands courants actuels, ce livre de poésie risque de déplaire aux technocrates de l'écriture, mais pourrait bien intéresser les néophytes et les amateurs de hockey, peu importe les couleurs de leur équipe favorite.

Apprendre à voir

François Charron a publié vingt-neuf livres dont vingt-quatre recueils de poésie, trois essais, un journal et un roman. Avec *La Beauté des visages ne pèse pas sur la terre*, il a obtenu le Grand Prix de Poésie 1990 de la Fondation Les Forges. L'écriture de ce recueil se situe dans le prolongement du *Monde comme obstacle* (1988) et de *La Beauté pourrait sans douleur* (1989), **et si l'auteur parvient à maîtriser à la perfection son style mystico-descripto-quotidien, avouons qu'il ne nous étonne plus. Charron se répéterait-il?**

L'auteur insère de façon judicieuse, dans le même poème, des vers de registres très différents. La réflexion philosophique sur la vie, la

mort ou l'amour côtoie la description la plus futile du temps qu'il fait ou d'un banal geste quotidien. On alterne plus ou moins entre les valeurs universelles et personnelles. Et c'est de cette tension, de cette interaction systématique qu'émanent l'étrangeté, le charme et, disons-le, la beauté de ces textes. Derrière une apparente légèreté, l'auteur se rebelle contre le temps qui passe, et le poème le plus anodin comporte son lot d'angoisse et de chagrin.

Dans ces textes, les vers apparaissent autonomes et souverains (aucun enjambement, aucune rupture syntaxique), mais c'est un leurre. Ils ne donnent leur pleine mesure qu'en confrontation les uns avec les autres. Citer des extraits ne rendrait pas justice à l'auteur. Par exemple, je pourrais retenir cette affirmation: «le sentiment d'aimer se confond à la mort éblouie que je peux voir» (p. 117), et faire de Charron un génie. Comme je pourrais retenir: «nous avons nagé une partie de la matinée, ensuite j'ai lu *Le Tombeau des rois*» (p. 19), et le faire passer pour... Mais c'est au montage que l'entreprise prend tout son sens, que la magie opère.

Charron a créé une poésie cinématographique. D'ailleurs il n'hésite pas à affirmer: «Je suis ce que je vois.» (p. 58) Et il ajoute un peu plus loin: «Nous sommes nés pour apprendre à voir.» (p. 86) Le verbe voir peut évidemment être décodé à plusieurs niveaux. Malgré tout le bien que je pense de ce livre, je souhaite que Charron explore bientôt de nouvelles avenues et qu'il parvienne encore à nous étonner.

Croire au calendrier

Il est plutôt rare qu'un nouvel auteur publie, coup sur coup, deux recueils dans la même année. Hélène Boissé a d'abord fait paraître *Je n'écris plus* (titre très curieux pour un premier recueil) aux Écrits des Forges puis *Et autres infidélités* chez Triptyque. Ces deux titres s'éclaireraient-ils l'un l'autre (*Je n'écris plus et autres infidélités*)?

Regroupant quarante-huit poèmes, *Je n'écris plus* contient, malgré un souffle court et quelques bavures, de belles trouvailles. Ainsi: «je marche tu deviens/ ce lexique lourd/ au long de la mémoire.» (p. 33) La principale lacune de ce recueil tient à l'omniprésence de termes temporels (heures, jours, mois, années) qui, au lieu d'éclairer les textes, les rendent plus confus et agacent le lecteur. **Cette inscription des poèmes dans le temps témoigne d'une écriture qui se cherche et qui s'accroche à des bouées pour ne pas sombrer.** Que l'auteure construise son livre à partir d'une pseudo-hésitation entre le désir d'écrire et celui de se taire va dans le même sens.

Le deuxième recueil apparaît davantage comme un journal littéraire dans lequel une narratrice utilise ses lectures romanesques pour





nourrir sa propre écriture. Les noms de Marie-Claire Blais et de Réjean Ducharme, ainsi que ceux de leur héroïne, Anna et Bérénice, reviennent à propos de tout et de rien. L'idée de départ, intéressante en soi, ne donne pas les résultats escomptés, car les références romanesques s'intègrent mal dans l'économie du journal. Que penser du vers suivant: «avalée par ducharme j'avale/ les émotions d'anna» (p. 14)? Il faut parfois se détacher de ses propres contraintes d'écriture pour aboutir à la création.

Le thème de l'enfance, véhiculé notamment par l'album de famille, donne à ces textes une chaleur et une émotion absentes du recueil précédent. Si l'auteure fixe encore des yeux le calendrier, elle semble un peu plus à l'écoute de ses désirs et de ses pulsions. Certains vers tels «il suffirait d'un seul été pour refaire l'histoire/ et rien n'arrive qu'un certain silence» (p. 31) laissent entrevoir que le meilleur est à venir. **Lq**

